

1913 oct. 29. Mercredi. MTA FIL. INT.
Lukács Arc.

SiKi di, mien,

je ne sais pas si je peut

t'écire aujourd'hui - j'ai moi à la tête
à cause d'être corrompée et tout ce temps-là
je suis en général si bête que j'ai je tremble
pour tout ce que je t'ai déjà écrit. Ma seule
consolation est que tu dois avoir l'habitude
de voir souvent les gens plus bête que toi.

Je dois t'écire quand même, car je te prie,
aussitôt que tu auras reçu cette lettre, d'
écire non pas à Tolén-ueca, mais à Szab-
hegy (si je n'ai pas oublié - Edith dit que tu
connais cette adresse). Nous y allons habiter
avec Edith. Hier nous avons parlé avec elle.
Elle ne travaille pas, elle se perd. La vérité
est que c'est absolument physiologique, elle
doit partir. Je connais cet état - on est mort
on s'arrache les cheveux, tout n'a aucun vé-
leur et tout cela à cause d'une bêtise comme
la différence de tempéraments. Comme si l'on
ne pourrait être plus humain. Décide te cela,
chéri. Naturellement j'ai promis à Ed. d'aller
avec elle pour 2 semaines à Szab. Nous y avons
été aujourd'hui. C'est terriblement triste quand
on y va dans ces conditions-là. Quant à moi, dans
le plus profond de mon âme, j'en suis désespérée.
Je me sens comme si je m'étais promise en
mariage. Ça corrompt ma volonté et mon travail.
C'est aussi très triste que ça que ta lettre
viendra ainsi quelques heures plus tard.

Je ne sais pas encore, chéri, comment - si tu en-
vent encore - je pourrai faire pour aller à H.
le plus tôt possible. Dès que je commence à
vivre avec les autres, aussitôt je commence à
m'embrouiller sous tous les rapports.
Absolument précise, si je suis seule, je deviens
terriblement imponctuelle et laborieuse, je

person mon temps, presque accablée sous beaucoup
de points de vue, je deviens déchaînée. Et je
me regarde, et je me demande, où est ma
volonté que j'ai tout de même possédée
s'il ne s'agit que de moi-même.

ATA FIL
Lukács

Tu sais, chéri, où est le secret de la ponctua-
lité d'Edith - c'est qu'elle n'est absolument
pas ponctuelle. Mais ce n'est pas de cela
que je veux parler. C'est-à-dire, je n'ai rien
de précis à te dire - je suis tellement attirée
vers toi que je ne peut ni penser, ni travailler,
ni écrire (Dieu merci, on peut tout de même
dormir) J'attends. Et tout en attendant je suis
si fatiguée que j'ai peur que tu ne viennes.
Tu comprends. Ici, en Hongrie, l'automne
est devenu si beau, que je voudrais devenir amou-
reuse. Et alors ce n'est pas toi que je voudrais
près de moi sous ces arbres. Je me demande
pourquoi - il paraît que je suis absolument
fatiguée. Je ne veux que toi, mais si tu
viens, je suis absolument morte d'avoir at-
tendu. (Peut-être, c'est seulement aujourd'hui
- j'ai mal à la tête - c'est comme la
dernière nuit à Venise). Je me sens si liée
presque fondue avec toi, et j'ai peur.

Cette nuit j'ai eu un peu de neurasthénie
Herbert a écrit un mauvais vers, et toi,
tu as écrit quelque critique sur ce vers, et
l'on t'a mis dans un souterrain. J'ai peur
je demande, ou je suis sûre que c'est pas
sérieux et qu'on te délivrera dans deux se-
maines. Et je deviens calme. Mais alors j'aper-
çois de la moisissure (?) sur les portes,
je demande ce que c'est, on me répond -
c'est à cause de l'humidité du souterrain.
Mais alors ces deux semaines, elles sont
mortelles.

Et je crue, et je bats tout mon corps contre
la porte où tu es fermé, je veut que tu
m'entends. Parce que, si tu entends mon
désespoir, tu courras dans ton caclot et
tu le chaufferas. Je me suis reveillée en
criant - Gyuri, Gyuri et j'ai eu peur.

Et je ne t'ai pas vu, chéri. Je voudrais
une fois te voir. Voir que'il devient
nuit, je ne vois rien. Il faut finir.

Je ne t'écri rien sur l'état. Il paraît
que tu as écrit de si belles choses, mais
je ne peut pas en penser. Je suis inquiète,
je cours, je cherche les gens (Il y en as
tant), je ne comprend plus ni mon
état physiologique ni moral.

Quelque chose est arrivé à ma volonté,
Peut-être, je suis aussi seulement en-
nemie. Mon ange. Voir aussi tu
es si seule. Comme je voudrais poser
ma tête sur tes genoux. Ne sens tu pas
que toute la solitude, tout ce qui est
noir et incertain, serait évanoui (pour
moi) alors. Voir, tu serais aussi, disons, un
peu, comme tu le dis, frivole et
c'est si beau et si profond et si conso-
lant. Et tu es si tête, chéri, si tu dis
que c'est de la frivolité. Siffidi, je t'aime.
Je prends ta tête, je la serre contre moi,
je t'embrasse derrière les oreilles, je
les aime tant. Et j'embrasse ta bouche.
Une fois, et encore, et encore, et

c'est plus que mille fois, n'est-ce pas.
Et je te donne mon nez à embrasser,
pour que tu sois plutôt gai.

Mon ange, ma vie, oublie tout. Il
n'y a aucun crime ^{en} dans ce que tu m'as
dit fond c'est toujours le bonheur
que tu me donnes, et ce n'est pas
notre faute que nous sommes les seules
sources pensables de bonheur d'un pays d'ailleurs.

Et même si tu ne m'aime plus, et
si tu ne me veut plus, je te souris et je
t'embrasse les pieds. Toi, toi aussi, calme
pour moi, parce que je suis pleine de vie,
et si tu ne me veut pas, toute la vie
est devant moi, et si tu me veut, c'est
encore la même, mais plus belle chose.

Et si tu m'attire encore plus près
de toi et si tu me laisses tomber
après, c'est aussi la vie et le
bonheur de vivre. Mon enfant,
je tiens tes mains et je ne peut pas
les laisser, je n'ai pas la force de
m'en aller de toi. Veut-tu, alors
avec moi chez Edith? Ou ne veut
pas? Comme je voudrais te dire
quelque chose absolument

touchant, mais je ne trouve
pas des mots.

Je me serre toute contre toi.

MTA FIL. INT.
Lukács Arc.

Zjéna